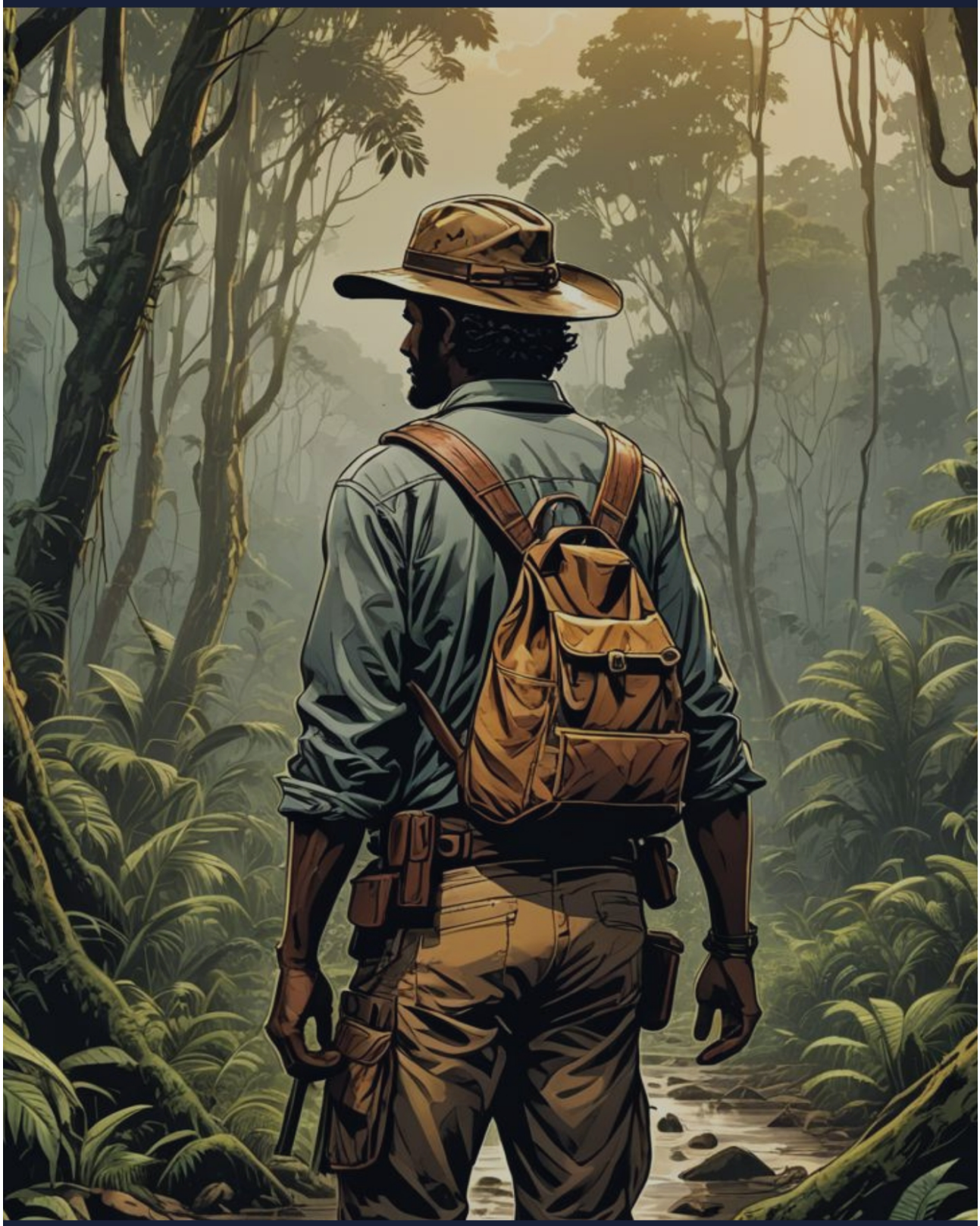
TRÉSOR INVISIBLE



JE PEUX PAS J'AI SEGPA

STÉPHANE CHATELIN

Chapitre 1

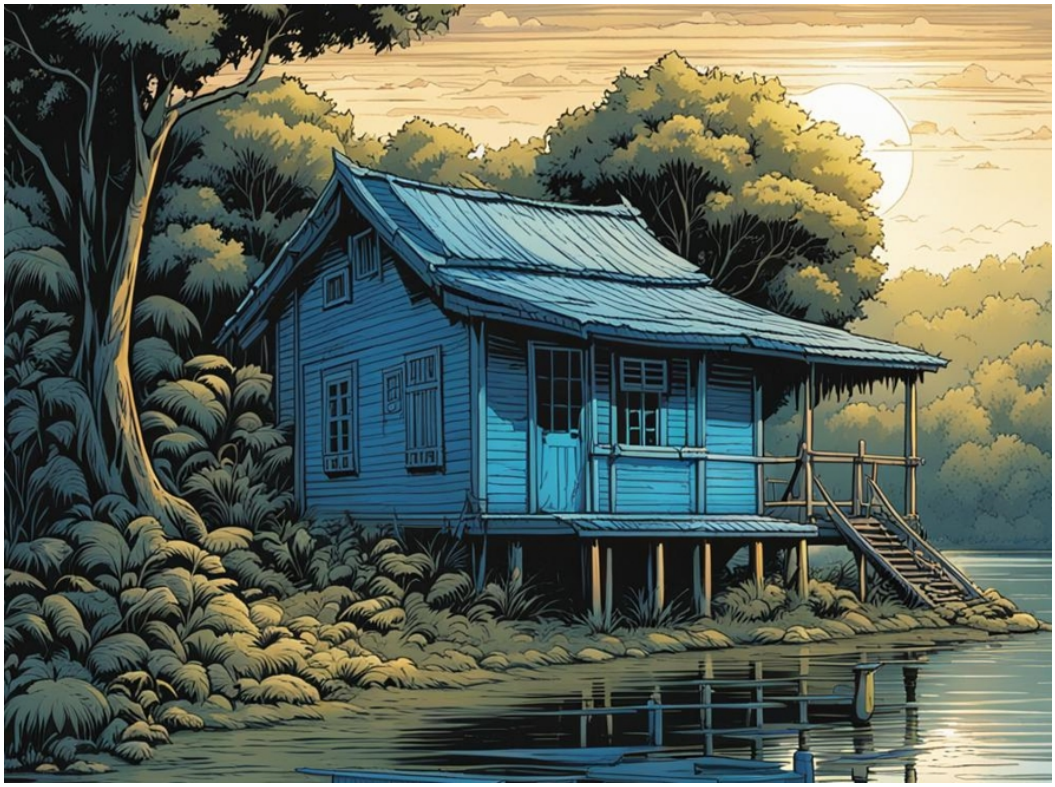
Oyapock

Dans la petite ville brésilienne de Vila Victoria, nichée au bord du fleuve Oyapock, la vie s'écoule paisiblement pour certains, mais pour Miguel, chaque jour est une lutte pour joindre les deux bouts. À quinze ans, il est déjà l'homme de la maison en l'absence de son père, un pêcheur souvent en mer, et avec une mère qui travaille dur comme cuisinière dans un restaurant local.

La maison en bois peinte en bleu, bien que petite et privée d'intimité (tout le monde dort dans la même chambre), est remplie d'amour et de rires, surtout lorsque Miguel joue avec son petit frère et ses deux petites sœurs. Mais dès que le soleil se couche, Miguel troque ses jeux pour des responsabilités, veillant à ce que ses frères et sœurs fassent leurs devoirs et préparant le dîner en attendant le retour de sa mère.

— "Miguel, as-tu vérifié les devoirs de Mariana ?" demande sa mère en rentrant du travail, épuisée mais souriante.

— "Oui, maman. Elle s'améliore en mathématiques." répond Miguel, en servant le dîner sur la table en bois usée.



Le football est la passion de Miguel. Chaque soir, il retrouve ses amis sur le terrain poussiéreux du quartier pour quelques heures d'évasion. Le ballon au pied, il oublie ses

soucis, ses rêves prenant leur envol à chaque tir puissant vers les buts improvisés.

— "Miguel, tu devrais jouer pro avec Neymar! T’es vraiment fort!" s'exclame João, son meilleur ami, après un match particulièrement intense.

— "Peut-être un jour, João. Mais pour l'instant, j'ai besoin d'aider ma famille." répond Miguel, le regard perdu vers le fleuve qui scintille sous la lune.

Pour subvenir aux besoins de sa famille, Miguel travaille pour Transnavigacao, transportant des

marchandises vers les villages éloignés. C'est un travail difficile, mais il le fait avec fierté, sachant que chaque goutte de sueur contribue au bien-être de sa famille.

Un jour, alors qu'il charge des sacs de vivres sur une pirogue, un homme s'approche de lui.

— "Tu es fort et travailleur, garçon. Aimerais-tu gagner plus d'argent que tu ne peux l'imaginer?" lui demande l'homme, un sourire énigmatique aux lèvres.

Miguel hésite, se méfie.

— "Je ne sais pas, monsieur. Quel genre de travail?"

— "J’ai besoin de garçon courageux comme toi. Viens avec moi à Ila Bella et travaille avec moi dans l'orpaillage, mon garçon. C'est là que se trouve l'avenir!" lui répond l'homme, posant une main amicale sur l'épaule de Miguel.

Le cœur de Miguel bat la chamade. L'orpaillage? Il en a entendu parler, mais jamais il n'aurait pensé que cela pourrait être son chemin. Après une discussion avec sa

mère, qui est à la fois inquiète et pleine d'espoir, Miguel décide de tenter sa chance.

— "Tu es sûr de vouloir faire ça, Miguel?" demande sa mère, les yeux brillants de larmes.

— "Oui, maman."

Chapitre 2

Le porteur de l'Oyapock

Le soleil se lève à peine sur la ville d’Oiapoque que Miguel est déjà en route pour la station-service, point de départ des pirogues qui remontent le fleuve. Il salue d'un signe de tête les autres porteurs, des hommes robustes et silencieux, habitués à la dureté de leur labeur.

— "Miguel, tu es en retard!" lance Carlos, un porteur expérimenté, en riant.

— "Désolé, Carlos. J'ai dû aider ma mère ce matin." répond Miguel, en attrapant un sac de riz pour le charger sur la pirogue.

Le travail est éreintant, mais Miguel ne se plaint pas. Il sait que chaque sac de marchandise qu'il transporte est vital pour les villages isolés. Lorsqu'une pluie soudaine s'abat, il s'empresse de couvrir les sacs de plastique, protégeant le précieux chargement.

— "Tu as de bons réflexes, gamin. C’est dommage que tu veuilles nous quitter." commente Joaquim, le capitaine de la pirogue, impressionné par l'initiative de Miguel.

— "Merci, Joaquim. J'essaie juste de bien faire mon travail." répond Miguel, le regard fixé sur le fleuve qui s'étend devant lui.

La pirogue est pleine à craquer lorsque Miguel et les autres porteurs s'engagent sur le fleuve en direction du Saut Maripa. Les rochers escarpés et les rapides rendent le voyage périlleux, mais Miguel est concentré, déterminé à ne pas laisser tomber ses compagnons.

— "Attention, Miguel! Tiens-toi bien, le Saut Maripa arrive!" crie un des porteurs, alors que la pirogue s'approche du tumulte des eaux.

Miguel serre les dents et s'accroche, sentant la pirogue tanguer dangereusement. Lorsqu'ils atteignent enfin la rive, il est soulagé, mais le plus dur reste à venir : transvaser les marchandises dans une autre pirogue, qui les attend au-dessus du saut. Entre les cartons de nourriture pour les petits commerces, les bières et les nombreux bidons de carburant, cela représente au moins une tonne de marchandise à déplacer sur des rochers glissants.

— "C'est là que tu vas nous quitter, Miguel. Aide nous dernière fois, car cette fois-ci, le chargement est pour toi : il part pour Ila

Bella !" lance Carlos, en lui passant un bidon d'essence de 50 litres qu’il va devoir porter sur son dos.

— "Toujours prêt, Carlos." répond Miguel, en prenant une profonde inspiration avant de s'attaquer à la tâche.

Alors qu'ils font leurs allers-retours, l’orpailleur, déjà rencontré, s'approche de Miguel.

— "Alors, Miguel, tu as réfléchi à ma proposition, tu es prêt à devenir riche?" demande l'homme, un sourire rusé aux lèvres.

— "Oui, j'y ai pensé. Et j'ai décidé d'accepter. Je veux aider ma famille." répond Miguel, la voix pleine d'espoir, mais aussi d'incertitude.

— "Bien, bien. Tu as fait le bon choix. Nous partons dès que la pirogue est chargée. Prépare-toi à une nouvelle vie, riche et excitante!"

Après deux heures de travail acharné et de chaleur accablante, le départ est imminent.

Miguel pense à sa famille, à ses rêves, et à l'aventure qui l'attend. Il se demande si l'orpaillage sera la réponse à ses prières ou le début de nouveaux problèmes.

Alors qu’il s'éloigne en remontant le fleuve Oyapock, Miguel se retourne pour un dernier regard vers sa maison, son cœur lourd de promesses et d'espoir. Ce qu'il ne sait pas, c'est que l'aventure qui l'attend est bien différente de celle qu'il imagine.

La pirogue surchargée file doucement à contre-courant sur le fleuve, elle remonte péniblement les sauts durant plusieurs heures puis enfin

apparaît le village d’Ila Bella. C’est un petit village installé le long du fleuve, point de départ des orpailleurs vers les camps. Le soir venu, alors que les étoiles commencent à scintiller dans le ciel, Miguel s'assoit les pieds dans le fleuve. Il pense à l'homme et à ses promesses.

— "Est-ce que je fais le bon choix ?" se demande-t-il à voix haute.

— "Seul l'avenir nous le dira, Miguel. Mais une chose est sûre, tu ne manques pas de courage." dit une voix derrière lui.

Miguel se retourne pour voir Joaquim, le capitaine, qui le regarde avec un mélange de respect et de préoccupation.

— "Merci, Joaquim. J'espère juste ne pas regretter ma décision." dit Miguel, en se levant pour aller se coucher dans son hamac tendu sur la terrasse en bois d’une maison abandonnée.

— "Hey Miguel !! Si tu changes d’avis, je repars demain matin à 6h !" lui lançe Joaquim qui secrètement espère le revoir partir avec lui le lendemain.

Chapitre 3

Une dure réalité

Pour rejoindre le camp d'orpaillage, il faut partir très tôt le matin, remonter la rivière Sikini et éviter le poste de contrôle tenu par la légion. Pour ce faire, il faut faire un détour par les marécages, et encore une fois transporter le carburant et les vivres vers une autre pirogue qui les attend plus loin. Miguel ne compte plus le nombre de bidon de carburant de 50 litres nécessaires pour faire tourner les générateurs qu'il a transbahuté d'une pirogue à l'autre.

Une fois arrivé, le camp d'orpaillage est un tableau de contrastes frappants. D'un côté, la vie quotidienne s'organise tant bien que mal, de l'autre, la terre est ravagée par la recherche incessante de l'or. C’est ici que pour Miguel, une nouvelle vie débute.

— "Miguel, prends la lance et commence à creuser là-bas. On pense que le filon passe par ici." ordonne le contremaître, un homme au visage buriné par le soleil.

— "Compris." répond Miguel, saisissant la lance monitor, une machine lourde et bruyante,

et commençant à arroser la terre avec un jet puissant.

Le travail est monotone et fatigant. Miguel sent la boue et l'eau s'infiltrer dans ses bottes, mais il continue, poussé par la nécessité et l'espoir de trouver de l'or.

— "Tu tiens le coup, Miguel?" demande Manuel, un autre jeune travailleur qui est devenu son ami.

— "Oui, mais je ne m'attendais pas à ce que ce soit aussi dur." avoue Miguel, en faisant une pause pour essuyer la sueur de son front.

— "Personne ne s'y attend. Mais tu t'en sors bien." l’encourage Manuel.

Les conditions de vie sur le camp sont précaires. Les dortoirs sont des carbets, de simples abris ouverts, où les hamacs sont suspendus côte à côte, laissant peu de place à l'intimité. La nourriture est basique, souvent du riz et des haricots, et l'eau potable est une denrée rare.

— "Comment tu trouves la bouffe, Miguel?" interroge l'un des travailleurs en mâchant bruyamment.

— "C'est mangeable, mais ça me rappelle que je suis loin de chez moi." répond Miguel, pensif.

La poussière et le bruit des machines sont omniprésents, l'air souvent lourd de vapeurs d'essence. La boue colle à la peau, et les insectes sont un fléau constant. Les accidents ne sont pas rares et les soins médicaux sommaires.

— "Fais attention où tu mets les pieds, Miguel. J'ai vu un gars se tordre la cheville l'autre jour." prévient Manuel, en pointant du doigt les roches glissantes.

Le jour de la paie arrive enfin. Une file d'attente se forme devant le bureau du patron, où chacun attend de recevoir son dû.

— "Miguel, c'est ton tour." dit le contremaître, en lui faisant signe d'entrer.

Dans le bureau, le patron lui explique qu'il doit déduire le coût du transport, du logement et de la nourriture de sa paie.

— "Mais il ne me reste presque rien..." proteste Miguel, en regardant les quelques billets dans sa main.

— "C'est comme ça ici, mon garçon. Tu dois payer pour vivre, même si tu travailles dur." répond le patron, sans un regard pour le jeune homme.

Miguel sort du bureau, le cœur lourd. Il rejoint Manuel, qui attend dehors.

— "Alors, combien ?" demande Manuel, curieux.

— "Cent reals. C'est tout ce que j'ai pour tout ce travail !" répond Miguel, déçu.

— "Je sais, c'est injuste. Mais ne perds pas espoir, Miguel. Un jour, lorsque nous serons riches, nous partirons d'ici !" dit Manuel, en posant une main réconfortante sur son épaule.

Le soir, alors que la musique résonne dans le réfectoire et que l'alcool coule à flots, Miguel se retire dans son hamac, les pensées tournées vers sa famille et son avenir incertain. La fête bat son plein comme chaque soir de paie, mais

Miguel ne peut s'empêcher de se sentir seul au milieu de la foule.

Chapitre 4

La retour à la maison

Ce matin, le camp est plongé dans une atmosphère tendue avec l'arrivée des légionnaires et des gendarmes. Les orpailleurs, surpris au petit matin par le bruit des hélicoptères et des véhicules tout-terrain, sont rapidement encerclés. Les forces de l'ordre, méthodiques et silencieuses, procèdent à l'évacuation du camp avec une efficacité militaire.

— "Restez où vous êtes et ne faites aucun mouvement brusque!" commande en portugais un légionnaire, le visage dissimulé derrière un masque de camouflage.

Les orpailleurs, certains encore à moitié endormis, obéissent, trop choqués pour protester. Assis sur le sol au milieu du camp avec des menottes en plastiques au poignet, ils regardent, impuissants, tandis que les légionnaires et les gendarmes commencent à démanteler le camp. Les machines sont saisies, les carbets sont vidés de leur contenu, et les bidons d'essence sont empilés en vue de leur destruction.

— "Ils détruisent tout ce pour quoi nous avons travaillé..." murmure un orpailleur à Miguel.

— "C'est le gouvernement. Ils disent que c'est illégal ici..." répond un autre, la voix teintée de résignation.

Les sentiments parmi les orpailleurs sont partagés. Certains sont en colère, voyant des mois de labeur réduits à néant. D'autres, comme Miguel, ressentent un mélange de

soulagement et d'espoir, espérant que cette intervention marque la fin de leur calvaire.

— "C'est fini, tout est fini ici...Il va falloir trouver un autre endroit." dit un homme plus âgé, en regardant les flammes consumer le matériel.

— "Peut-être que c'est pour le mieux. Ce n'était pas une vie, ici." réplique Manuel, faisant signe à Miguel.

Les légionnaires et les gendarmes travaillent avec une précision chirurgicale, ne laissant rien derrière eux qui pourrait être utilisé pour

reprendre l'activité illégale. Ils prennent des photos et des notes, documentant chaque étape de leur opération.

— "Nous devons partir maintenant. Suivez-nous." ordonne un gendarme, indiquant aux orpailleurs de se diriger vers les pirogues qui les ramèneront de l’autre côté du fleuve qui fait office de frontière naturelle entre la France et le Brésil.

Miguel et Manuel échangent un regard. C'est le moment de partir, de quitter ce lieu de désolation. Ils suivent le groupe, la tête pleine

de pensées sur leur avenir et sur les leçons apprises dans les profondeurs de la forêt amazonienne.

La pirogue glisse silencieusement sur les eaux sombres du fleuve Oyapock. Miguel et Manuel sont assis côte à côte, leurs regards perdus dans l'horizon incertain. Ils ont survécu à l'enfer de l'orpaillage, mais ils savent que leur avenir est tout aussi incertain.

— "Manuel…" commence Miguel, sa voix brisée par l'émotion.

Manuel le regarde, son visage brûlé par le soleil et les épreuves.

— “Miguel, mon ami…” répond-il, la gorge nouée.

— “Nous avons traversé tant de choses ensemble.” dit Miguel, les yeux brillants de larmes.

— “Oui, nous avons survécu. Mais à quel prix?” réplique Manuel, en serrant les poings.

Ils se souviennent des jours de travail épuisants, des nuits sans sommeil, des rires partagés autour du feu. Ils se souviennent des rêves brisés, des espoirs déçus, et des sacrifices pour quelques grammes d’or.

— “Manuel, je ne sais pas ce que l’avenir nous réserve, mais je sais que nous sommes plus forts ensemble.” dit Miguel, la voix tremblante.

Manuel hoche la tête.

— “Nous avons survécu ensemble, mais maintenant, nous devons suivre nos propres chemins.”

La pirogue approche de la berge d’Ila Bella. Miguel se lève, prêt à quitter dès demain matin cette forêt impitoyable. Manuel le suit, les yeux rougis par l’émotion.

— “Prends soin de toi, mon ami.” dit Miguel, en serrant la main de Manuel.

— “Toi aussi, Miguel.” répond Manuel, en lui donnant une accolade chaleureuse.

Ils se séparent, chacun marchant vers son destin. Miguel regarde une dernière fois Manuel, son ami, son frère d’armes. Puis il remonte dans la grande pirogue qui va le

ramener vers chez lui, tandis que Manuel repartira le lendemain travailler dans un nouveau camp pour toujours espérer trouver la fortune et une vie meilleure.

La pirogue s’éloigne, emportant Miguel. Il sait que son ami Manuel restera à jamais un symbole de courage et d’amitié au cœur de la jungle amazonienne.